

il est l'organisme spécifique dont la conscience et l'action reflètent les exigences du succès dans le chemin intégral d'émancipation révolutionnaire du prolétariat. Ces considérations anciennes nous obligent à étudier le problème de la structure et de l'organisation intérieure du parti et à tenir compte de tout le processus de sa formation et de sa vie, au cours des tâches compliquées auxquelles il doit répondre. Nous ne pouvons pas, à la fin de cette exposition déjà longue, entrer dans les détails du mécanisme par lequel devrait se vérifier dans les consultations de la masse des adhérents, le recrutement, la désignation des chargés dans toute sa hiérarchie. Il est évident que, jusqu'à maintenant, il n'y a rien de mieux à faire, qu'à s'en tenir surtout aux principes majoritaires. Mais d'après les considérations que nous avons mises en évidence avec insistance, le cas ne se présente pas où l'on puisse élever à la hauteur d'un principe cet emploi du mécanisme démocratique. A côté d'une tâche de consultation qui est analogue à la tâche législative des appareils d'Etat, le parti a une tâche exécutive qui correspond — dans les moments suprêmes de la lutte — à celle d'une armée qui exige le maximum de discipline hiérarchique. Dans l'ordre des faits, le processus compliqué qui nous a poussé à voir dans les partis communistes la formation d'une hiérarchie est un fait réel et dialectique qui a des origines lointaines et qui répond à tout le passé d'expériences, d'exercices du mécanisme du parti. Nous ne pouvons concevoir une désignation de majorité du parti comme étant, a priori, aussi heureuse dans le choix que peut l'être celle d'un juge infallible et surnaturel qui donne les chefs aux collectivités humaines, comme le croient ceux pour qui la participation du Saint-Esprit au Conclave est une réalité. Même pour un organisme dans lequel, comme dans le parti, la composition de la masse est le résultat d'une sélection au travers de l'adhésion spontanée, volontaire, où existe le contrôle du recrutement, la prononciation de la majorité n'est pas par elle-même la meilleure. C'est seulement par l'effet des coïncidences d'un travail concordant et bien orienté qu'elle parvient à contribuer au meilleur rendement de la hiérarchie opérante, exécutive dans le parti. Quelque soit le mécanisme majoritaire qui doit être substitué par un autre mécanisme, nous ne nous proposons pas de l'indiquer ni de l'analyser en détail; il est certain qu'une organisation qui se libère toujours plus des conventions du principe de démocratie est admissible et ne doit être repoussée comme une injustifiable phobie, quand on peut démontrer que d'autres coefficients de choix, de résolutions de problèmes, se présentent plus adéquats aux réalités du développement du parti et de son activité dans le cadre de l'histoire.

Le critère démocratique est jusqu'ici admis par nous comme un accident matériel pour la construction de notre organisation intérieure et pour l'élaboration des statuts du parti : il n'en est pas la plate forme indispensable. C'est pourquoi nous n'élèverons pas en principe la formule d'organisation du « centralisme démocratique ». La démocratie ne peut être pour nous un principe; par contre, le centralisme doit l'être parce que le caractère essentiel de l'organisation du parti doit être l'unité de structure et de mouvement. Pour marquer la continuité dans l'espace de la structure du parti, le terme **centralisme** est suffisant. Et pour introduire le concept essentiel de continuité dans le temps, c'est-à-dire pour ce qui concerne le but vers lequel nous tendons et la direction vers laquelle nous procédons, pour surmonter les obstacles successifs, en reliant ces deux concepts essentiels d'unité, nous proposerons de dire que le parti communiste fonde son organisation sur le « **centralisme organique** ». Ainsi en gardant cette partie du mécanisme démocratique accidentelle, qui pourra nous servir, nous éliminerons l'usage d'un terme cher aux pires démagogues et emplâtré d'ironie, pour tous les exploités, les opprimés et les trompés, tel que celui de « démocratie » dont nous conseillons de faire cadeau — pour leur exclusif emploi — aux bourgeois et aux champions du libéralisme plongés dans des marais où ils prennent parfois des figures extrémistes.

Amédéo BORDIGA
(Rassegna Comunista, février 1922.)

ROOSEVELT AU GOUVERNAIL

La grande manœuvre que le capitalisme américain développe depuis près de neuf mois, et que l'on a intitulée, improprement, « Expérience de Roosevelt » parce que l'élection de celui-ci s'est faite surtout sous le signe de la lutte générale pour le redressement économique, a donné lieu à trois interprétations essentielles :

La première, celle du capitalisme : les Etats-Unis, écrasés sous le poids des antagonismes croissants, doivent opérer une concentration de toutes leurs forces pour trouver une solution à la crise, pour le salut du monde capitaliste.

La seconde, émanant de la social-démocratie internationale : Roosevelt fait de « l'Economie dirigée », du Socialisme d'Etat, mûrissant les conditions qui doivent permettre aux « socialistes » de conquérir « pacifiquement » et progressivement les rouages essentiels de l'Etat.

La troisième, que nous partageons : l'approfondissement des contradictions particulièrement significatives aux Etats-Unis. L'intensité de la crise économique qui y sévit conjuguée avec le chômage et la misère de millions d'hommes, amoncellent les menaces de conflits sociaux redoutables que le capitalisme américain doit dissiper ou étouffer par tous les moyens en son pouvoir.

Avant d'analyser la réponse des faits et de tirer les conclusions, il convient d'examiner rapidement les principales manifestations de la crise aux Etats-Unis.

1. — PRODUCTION INDUSTRIELLE

La quantité de houille extraite est tombée, à fin 1932, de 41 p.c. par rapport à 1929. La production de la fonte enregistre une baisse de 80 p.c. pour la même période et l'acier, 75 p.c. Le niveau de la production de ces trois matières essentielles est ramené à celui de 1900.

En 1929, il y avait en activité 157 hauts-fourneaux; il en reste encore à feu, à fin 1932, 42. L'industrie sidérurgique travaille encore à 14 p.c. de sa capacité, au début de 1933.

Les indices de la production industrielle totale indiquent, par rapport à la production de 1929, une régression atteignant, en mars 1933, pour la production totale, 49 p.c.; pour les automobiles, 80 p.c.; pour le textile, 32 p.c. En 1928, la part des Etats-Unis dans la production industrielle mondiale était de 44,8 p.c.; en 1932, elle est ramenée à 34,5 p.c. Au contraire, l'Angleterre voit sa part dans la production mondiale passer de 9,3 en 1928 à 11,2 en 1932. La part de l'U.R.S.S. passe de 4,7 à 14,9 pour la même période.

L'utilisation très incomplète de la capacité de l'appareil de production provoque l'arrêt presque total des investissements de capitaux : l'émission d'actions, qui se chiffrait à 5,924 millions de dollars en 1929, n'est plus que de 20 millions de dollars en 1932.

2. — PRODUCTION AGRAIRE

La crise agricole constitue un facteur important du désordre économique aux Etats-Unis. Elle se rattache à des causes qui sont surtout d'ordre mondial :

a) la **surproduction** : après la guerre, les E.-U., le Canada et l'Australie augmentèrent leurs emblavements, conséquence des besoins accrus de l'Europe dévastée et de la carence des producteurs russes et roumains; le Canada a, en 1929, augmenté ses cultures de blé de 150 p.c. par rapport à la période 1909-1913; l'Australie, de 85 p.c. et les Etats-Unis, de 30 p.c.;

b) l'**amélioration des méthodes de culture** : par l'extension de la motoculture, conséquence du développement capitaliste de la production agricole;

c) les **ciseaux des prix**, prennent aux Etats-Unis une importance particulière du fait que la chute des prix des produits agricoles est plus accentuée que celle des produits industriels, ce qui aggrave la situation du petit fer-